

Première partie

LES PROTAGONISTES

Ders les années 9972, les villes de la Terre étaient sous un dôme protecteur. L'air extérieur, pollué et acide, tuait tout organisme vivant. Les habitants éprouvaient une lassitude générale. Certains d'entre eux tentaient d'inciter leurs contemporains à se révolter contre une hiérarchie tatillonne et autoritaire. Une puce implantée dans l'occiput de chaque individu, reliée à des ordinateurs centraux, interprétait les gestes et les dires de chacun. Un trafic underground où l'on vendait des substances et des éléments interdits générait des conflits permanents.

La direction générale de la Guilde des agents spatio-temporels décida d'envoyer dans le passé deux hommes chargés de modifier le futur des années 2007.

Pour éviter la Troisième Guerre mondiale de 2012.

Pour empêcher des cataclysmes monstrueux de ravager la Terre.

L'un était un vieil homme et l'autre un adolescent.

L'enjeu principal était de récupérer le vieux chronoviseur, oublié depuis la nuit des temps. La direction générale redoutait que cet appareil qui captait les passés soit coupable des calamités à venir. Ou du moins, ceux qui le manipulaient auraient une grande part de responsabilité dans le tripatouillage du Temps.

Sur une planète lointaine, prison d'État des Hautes Instances intergalactiques, un jeune descendant royal de la race des Tzitzinimes décidait de s'échapper de ce territoire affreux et solitaire.

La Terre des humains était son seul objectif. Un trou de ver interdimensionnel l'amena en l'an 2007.

L'année 2007 : son arrière-grand-père Reich-Mammuth l'avait choisie parmi d'anciennes époques pour installer tous ses laboratoires. Il avait élaboré un trafic d'âmes. Elles entraient dans la composition d'un fameux élixir qui se vendait à prix d'or dans toutes les galaxies.

Le Soma : un cocktail explosif dont la base impliquait quatre éléments indispensables. Le premier était extrait d'un psilocybe hallucinogène, le Stropharia Cubensis ; le second contenait l'acide lysergique de l'ergot de seigle qui transmettait le « mal des ardents » au Moyen Âge, plus actif que la mescaline ; le troisième possédait une substance exogène appelée la Tétridotoxine, une neurotoxine mille fois plus forte que la cocaïne ; et le dernier, baptisé la « chair des dieux », se nommait vulgairement l'amanite tue-mouche. Ainsi, les quatre éléments, l'eau, le feu, l'air et la terre, se mélangeaient pour obtenir un élixir traqué par tous les chercheurs de pouvoir.

Mais la formule était incomplète sans un dosage parfait et sans le catalyseur.

Le catalyseur : un liquide dû au pressage des âmes noires.

Chapitre 1

LE FANTÔME DE LA DERNIÈRE MAISON

« C'est en marchant très loin dans le fini qu'on rencontre l'infini. »
Goethe

*« La clé qui nous rendra maîtres de la nature intérieure
est rouillée depuis le déluge.
Elle s'appelle : veiller.
Veiller est tout.*

*Alors, tu pourras opérer des miracles, si tu le veux, et tu ne seras plus
astreint comme un humble esclave à attendre qu'un cruel faux dieu soit
assez aimable pour te combler de présents ou te couper la tête. »*
Gustav Meyrink

An 2007 L'Élu

Je me nomme Jeannot. Jeannot Albano.

J'avais douze ans quand ils opérèrent le transfert : une transformation. Seuls les êtres-poissons d'antan possédaient ce pouvoir de polymorphisme.

L'initiation forcenée de mon Maître Djinn le Budûh modifia mon génome. De nouveaux neurotransmetteurs accélèrent le fonctionnement de mes synapses et de mes connexions neuronales. Le chaudron de Koridwen des anciens druides de la fée Sylphie paracheva la mutation. Cette régénération métamorphosa mon corps. Par ce subterfuge arbitraire, je me transformai dans la peau d'un vieux de vingt-deux ans.

Mais j'ai toujours une âme d'enfant.

Je suis l'Élu et je m'en moque.

Je viens de Terre I – KVDDI – Exp.2, en l'an 9792. Ma grand-mère Laure était une Mère des temps antédiluviens. Une Mère protectrice. Et je ne le savais pas. Elle dirigeait le Clan des magiciens qui luttait contre Se-Kho, un être fourbe de la planète Zeta Reticuli, le premier dirigeant d'un organisme secret appelé le « P.C.S. ». Ce dernier contrôlait les gouvernements de toutes les villes-coques de ma Terre, construites par les survivants d'une Troisième Guerre mondiale nucléaire survenue, paraît-il, en l'an 2012. Mes parents me protégeaient des sbires du « Pouvoir central secret » puis un jour, le Grand Druide de notre clan a suggéré que j'étais un possible guerrier-lune. Les légendes attestaient que ces combattants obtenaient toujours la victoire.

J'avais des doutes.

J'avais douze ans.

Dès lors, le long apprentissage imposé par Maître Djinn griffonna dans mon cerveau, pour me souvenir, d'interminables jours et nuits d'étude qui disséquèrent toutes les possibilités du « Voir » de l'être humain. Ensuite, on me projeta vers des aventures sauvages. Elles ravinèrent mon cœur de stries douloureuses qui aguerrirent mon corps et ma jeune âme. L'initiation du Feu, ultime combustion, éveilla ma Kundalini, le serpent qui monte le long de ma colonne vertébrale. L'initiation de l'Eau maîtrisa les forces de mon inconscient. L'initiation du Cristal contrôla les énergies du Temps dans chaque cellule de mon corps. Mes principaux attributs étaient

de longer les failles interdimensionnelles de ce Temps et de me libérer de ses illusions. J'avais aussi la capacité de me métamorphoser à l'identique de ceux qui me regardaient. Parfois, ma parole était créatrice. Parfois, avec bonheur, j'abordais les rives de l'instinct ancestral de la pierre, de la plante, de l'animal et de l'ange : une métamorphose qui me permettait d'accéder aux mondes de l'imaginaire. J'étais ainsi un guerrier-lune. Ma taille : 1,90 m. Mes cheveux roux : coupés en brosse. Mes taches de rousseur : clairsemées sur mes joues. J'étais longiligne et mes muscles fins étaient durs comme de l'acier. Et l'abeille était mon alliée.

Les Grands Archontes avaient falsifié toutes les Matrices avec une facilité déconcertante, car la conscience est en interaction avec la matière et l'imagination. Et leur imagination était sans limites. Ils connaissaient les lois de syntonisation du temps. Ils contrôlaient donc le passé et par conséquent toute l'Histoire. Alors que notre histoire à nous, gens du peuple, est différente. Une histoire de tous les jours. Une histoire de survie. Pas la même que celle de ces nantis.

Je suis en mission commandée.

Expédié sur Terre II – KVDDII – Exp. I en l'an 2007.

Mon but : répondre à deux questions. Celle de Wilhelm Reich, médecin psychanalyste de cette époque : « Pourquoi l'homme, tout au long de milliers d'années, partout où il a élaboré des systèmes scientifiques, philosophiques ou religieux, s'est-il fourvoyé avec une telle persistance et avec d'aussi catastrophiques conséquences ? », et celle où certains initiés prétendent que les humains auraient leurs propres prédateurs : des démons ou des êtres venus de l'espace-temps, venus de dimensions différentes, attirés par les émotions négatives de l'homme.

Il était urgent de comprendre la Vraie Histoire, pas celle falsifiée, et de combattre ces faussaires du temps qui, grâce à leur imagination, contrôlaient la pensée du peuple. Ils les maintenaient dans un état larvaire pour satisfaire leur hégémonie et leur goût de la chair fraîche.

Il était urgent de comprendre que nos âmes se forgent dans le feu de nos destins et de nos mémoires. L'âme évolue en fonction de l'intelligence qu'on déploie pour aimer et non dans les relents de nos insatisfactions.

Mon repas était fade.

Mon pain avait le goût amer d'une absence.

Ma Terre me manquait.

Neith, la femme-oiseau, me manquait. Mon amour.

« Alors, petit... on vagabonde dans des pensées moroses ! »

Schrick, le majordome, était mon mentor pour cette mission. Un ami de ma grand-mère. Un homme secret qui avait vécu de bien étranges

histoires : un voyage dans des temps différents. Il connaissait bien cette ville de Toulouse de la Terre II – KVDDII – Exp. I, car il avait été l'homme à tout faire du comte de Lapasse, un alchimiste mystérieux et originaire de cette époque de l'an 2007, habitant une maison face au n°7 de la rue des canards.

J'avais le cafard.

Je ne comprenais pas mon rôle dans cette histoire et Schrick était un « psychorigide » qui maniait l'humour et la parole avec parcimonie. Je voulais fuir cette pression insupportable, ce poids permanent sur mon âme d'enfant. Comment juguler la terrible catastrophe nucléaire de 2012 dont la conséquence fut l'obligation d'ériger les villes-coques étouffantes de mon enfance pour que les gens puissent survivre sept mille ans plus tard ? Comment prévoir et enrayer cette tragédie ? Cette Troisième Guerre mondiale larvée et expéditive.

« Schrick ! As-tu des nouvelles de nos amis ? Ces permanents ratissent les endroits les plus saugrenus pour activer d'anciens portails spatio-temporels... et permettre ainsi à la population de fuir ! Les prophéties de l'époque sont catastrophiques ! Un ramassis de mauvaises nouvelles !

— Non, mon poussin ! Pour l'instant, ces sites sont introuvables... mais... les prophéties, en fin de compte, ne servent que d'avertissements ! Elles ne sont là que pour nous prévenir et pour que nous puissions changer nos mauvaises habitudes et de cap aux moments opportuns... Donc, en réalité, elles ne doivent pas se réaliser.

— Ouais ! Pourtant, elles se sont bien réalisées, tes foutues prophéties... Mon monde l'atteste avec ses villes-coques... Et ta réalité me gêne ! Des embêtements en perspective... je ne comprends pas mon rôle dans cette histoire du passé !

— La compréhension est un ressort dangereux qui peut te péter à la tête... alors, fiston... laisse à ton destin et au hasard le temps de se développer... et agis avec circonspection !

— Bon ! Je sors me dégourdir les jambes... tu me gaves ! »

Je marchais longtemps le long des trottoirs de la vieille ville. Énervé. Les ruelles, chauffées à blanc par un soleil intraitable, dégageaient l'odeur rance d'une huile périmée. De vieux papiers gras jonchaient le sol. Cet aspect fatigué et sale de la ville me faisait regretter l'air parfumé et l'hygiène irréprochable de ma « ville-coque » à moi, dans mon époque à moi. Je secouais la tête pour chasser ma mauvaise humeur. Mon air renfrogné me dictait des pensées désagréables. Alors, je souriais pour que de nouvelles évocations, fraîches et lumineuses, traversent mon esprit. Le bleu du ciel frappait les murs de la cité. Un soleil ardent happait la vétusté des immeubles et la transformait en caprices gracieux du temps. Il brûlait

les éphémères paroles silencieuses et immobiles d'une histoire passée, reliques d'une antiquité autoritaire. Mon sourire se figeait en un contentement de circonstance.

Je bifurquais vers la rue du Taur. Elle rejoignait la place qui entourait la basilique Saint-Sernin. La majesté de cet édifice me coupa le souffle. Il rayonnait. Ses ondes percutèrent mon plexus et, bouche ouverte, surpris, je me dédoublai d'un coup. Mon corps disparut et, à sa place, la forme invisible d'un loup-garou éveilla en moi des souvenirs de luttes sanglantes. J'étais un loup-garou. Je ne comprenais pas pourquoi. Je connaissais les prérogatives des lycanthropes. De larges territoires de leurs cerveaux, consacrés uniquement aux doutes, à la peur du lendemain, à une intuition exacerbée et à une violence innée les poussaient à une survie faite d'incertitudes et de déceptions. J'avais déjà expérimenté leur désespoir, leur souffrance et leur haine. Mais j'ignorais les maléfices et les sortilèges qui étaient à la base de leur transformation ici, aussi près d'un édifice religieux. Quels drames se tramaient autour de cet endroit mystérieux ? Un brouillard laiteux dansa devant mes yeux. Maintenant, la basilique déchirait devant moi ses habits de lumière. Elle était nue. Les blocs de pierre de sa structure interne bandaient leurs esprits comme des arcs tendus à mort. Ils exprimaient le combat permanent de millénaires où les peuples des anciens temps forgeaient leurs destins à coup de hache. En fait, la coque extérieure de ce bâtiment était religieuse, mais ses entrailles appartenaient à tous les chefs de clan qui combattaient pour que vive la Lumière. Pour que cesse l'obscur pouvoir des mages. Le lac souterrain de la basilique attirait tous ceux qui prétendaient aspirer à une destinée hors du commun. Des mendiants de l'extrême. Ici, les énergies de l'eau se mélangeaient aux énergies du ciel, de la terre et de l'Homme. Une triple combinaison qui transformait un simple promeneur en voyageur des étoiles. Un rêve ou un cauchemar selon ses propres forces. Ce lieu attirait les aventuriers de toutes sortes : des chevaliers blancs et des sorciers noirs. Ce lieu était un endroit de Pouvoir. Il amoncelait tant de puissance que de nombreux personnages de toutes sortes souhaitaient accaparer cette force par tous les moyens imaginables.

« Tu es qui, toi ? »

Le ton aigre raidit mes muscles prêts à affronter l'intrus. Je me retournai d'un coup. Je rugis de dépit. Comment ce gringalet osait-il interrompre les pensées d'un lycanthrope ? Mon regard s'appesantit sur la forme diffuse.

« Et toi, qui es-tu ? »

La dureté de ma voix dérangerait l'étrange bonhomme. Il était vieux et malingre. Petit et sale. Une longue chevelure blanche coulait le long de

son visage émacié. Des mèches poisseuses se mélangeaient aux poils de sa barbe épaisse et mal taillée. Une chemise aux couleurs délavées, avec quelques boutons manquants, dissimulait un torse rachitique. Elle tombait sur un pantalon gris, râpé aux genoux, dont les plis torsadés du bas glissaient dans des bottines éculées.

Il recula d'un pas, une paume de main dirigée vers moi. Sa forme se solidifiait et la mienne aussi. Il affichait une nonchalance étudiée.

« Je suis le concierge ! pleurnicha-t-il, le regard égrillard. Le copain du gardien !

— Quel concierge ? Quel gardien ?

— Celui de la dernière maison, là-bas... »

Son doigt désignait l'arrière de la basilique. Une vieille cabane en bois luisait d'un halo incertain, un peu verdâtre, avec une légère brume qui montait du sol.

« Et... et le gardien me protège. D'ailleurs, il protège toujours les miséreux comme moi : des travailleurs issus du peuple, toujours laissés dans l'ignorance.

— Tu te moques de moi !

— Non... ce n'est pas parce que je suis mort que je me moque des gens ! Tu es de la caste des guerriers, n'est-il pas vrai ?... Mon copain le sait !

— Ton copain est-il clairvoyant, vieux machin ? »

Des picotements se propageaient le long de mes bras.

Je ressentais la différence de vibration et de résonance de l'air. Un monde différent, en parallèle, collait au mien. Comme plaqué. La foule n'était plus la même. Elle se composait d'hommes et de femmes en armures de cuir, légères, de longues épées contre le flanc et des lances courtes à la main. Ils appartenaient au Clan des tectosages, des Gaulois en garnison à Toulouse après avoir pillé le temple de Delphes dédié à Apollon en l'an 278 av. J.-C. Un sacrilège. Des chariots derrière eux brinquebalaient, encombrés d'un trésor issu de cette razzia. La peste ravageait la ville. Une punition. Alors, ils cédaient tout l'or volé. Mécontents, ils allongeaient le pas pour se débarrasser de cette corvée : jeter l'or dans l'eau du lac. Une purification. Leurs yeux méchants croisèrent les miens. Ils n'aimaient pas les loups-garous. Leurs regards traversaient le fantôme sans le voir. Ce dernier ricanait. Ma mésaventure l'enchantait. Il ne bougeait pas.

« Par Lug, que fais-tu, bonhomme, aux abords de notre temple dédié à Bélénos ? Tu vas boire ton propre sang, vipère lubrique ! Votre sang pourri est responsable de la peste qui dévaste notre ville. »

Le ton sans équivoque de l'homme me suggéra de déguerpir aussitôt pour éviter un combat qui m'obligerait à dévoiler mes attributs. Des dons

génétiques offerts par une ancienne race des étoiles : des hommes-poissons. Je les avais peaufinés pendant longtemps avec mon maître Djinn le Budûh.

Pour l'instant, je voulais être neutre.

L'homme, un athlète trapu, repoussa derrière son dos une longue capeline qui dissimulait son armure et me lança sa javeline en signe d'avertissement. Puis il dégaina son épée, avança vers moi, menaçant.

Le concierge intervint :

« Bon, pousse-toi... il n'est pas nécessaire de tuer ces gens qui ne t'ont rien fait... Tu n'es pas de leur monde... Va-t-en ! Tu te trompes d'époque... Que viens-tu chercher ici ? Des coups ? »

Le fantôme me refoulait, véhément. Il m'entraînait vers une rue adjacente, à l'abri de la vindicte des soldats. Mon sourire l'agaça.

« Tu es le concierge, dis-je, amusé, mais aussi le gardien du temple, hein ?

— Et alors, tu vas me dénoncer ? »

Je haussais les épaules.

« Tu es responsable de cette rupture du temps, non ? Pourquoi me faire agresser par cette bande de Gaulois ? Quelle est ta motivation ?

— Hi, hi... pour que tes pensées soient toujours dirigées vers le lac ! Contrôle ces foutues pensées, ainsi que tes paroles et tes actes... et... et n'oublie pas : pour changer le futur, il faut maîtriser le passé ! Puis, pour vaincre l'armée de Gog et Magog, il te faut aussi une armée... sinon, couic ! Les vieilles forces de l'obscurité du monde te détruiront... Rappele-toi : couic ! Il y a un sens à tout ce qui nous arrive ! »

Les yeux du vieillard étaient de braise.

« Hi, hi ! Méfie-toi des treize Gardiens du verrou ! Ce sont les Maîtres du Passé !

— ... ?

— Cracc ! »

Un coup de tonnerre claqua et des éclairs zébrèrent le ciel bleu. Une lueur blanche illumina le concierge qui disparut à ma vue. Inerte, je ne bougeais plus, les muscles tétanisés. Autour de moi, les badauds vauquaient à leurs occupations habituelles. Les vitraux de la basilique scintillaient, frappés par quelques rayons lumineux d'un soleil implacable. Un peu hébété par ce soudain passage dans une époque ancienne d'une Toulouse gauloise, je me dirigeais vers l'emplacement de la dernière maison de ce soi-disant fantôme. Mon regard fouillait l'endroit avec insistance. Rien ne prédisposait aux souvenirs. Je ne ressentais rien. Aucune vision. Seul, un clochard, assis sur le bitume, le dos contre le muret, les jambes étendues, un croûton de pain à la main, me regardait avec suspicion.

Je soupirai.

Ma solitude me pesait.

Sans alliés, vaincre les forces de l'Obscurité du monde était pour moi une impossibilité. Je ne comprenais pas cette mission. Revenir à cette époque de l'an 2007 pour changer le futur et éviter la terrible Troisième Guerre mondiale me semblait une gageure irréalisable. Schrick était persuadé du contraire. Il avait confiance. Pas moi. Perdu au centre de la ville, je ne comprenais pas ce goût amer sur mes lèvres : celui d'une goutte de sang. Un de mes meilleurs attributs était de me transformer à l'identique de ceux qui m'observaient. Je ressentais autour de moi l'ambiance feutrée et silencieuse des lycanthropes. L'envie de hurler à la lune se bloqua au fond de ma gorge. L'envie subite d'une métamorphose me rongea.

Une voix grasse et enrouée refoula mes pensées maussades.

« Hé, le rouquin... geindre n'est pas une bonne solution ! »

Le regard lourd du mendiant me transperça.

Il se releva d'un coup avec une désinvolture affichée. Il était grand. Un colosse. Un long manteau de cuir, élimé et déchiré par endroits, dissimulait une musculature jeune et vigoureuse. Ses longs cheveux tombaient sur de larges épaules. D'un noir corbeau. Son visage carré, coupé à la serpe, exhibait de profondes cicatrices.

« Le pouvoir sort de la bouche des fusils, me dit-il, droit et fier. Je suis du Clan des loups occitans... voilà des millénaires que nous sommes des parias, rejetés par tous... nous sommes décimés, mais nous existons toujours, nous, les loups-garous. Nous t'offrons notre aide, mon garçon ! Le gardien le veut ! Je m'appelle Garval ! »

Ma bouche ouverte, mon air niais, mes bras ballants, mon regard idiot déridèrent son visage sévère. Son sourire était narquois. Ses yeux noirs, où, au loin, plongeait une mélancolie profonde, me fixaient avec une attention soutenue, comme pour jauger ma capacité à le comprendre.

« Dire la vérité est dangereux, mais il y a pire : c'est de la découvrir ! articula-t-il avec une ironie cinglante. Que cette citation ne t'affole pas... personne ne soupçonne notre existence, maintenant... vivons cachés pour être heureux ! Nous survivons ! Qui veut le sang de l'ange doit nous tuer d'abord ! »

Cette avalanche de faits invraisemblables me paralysait. J'essayais de les analyser sans y parvenir. Était-il vrai, ce type ? Des esprits réels ne sont, parfois, que le fruit de nos pensées mauvaises qui se symbolisent sous une forme archétypale distincte. Comme un loup-garou ? Je me méfiais. Ma confiance avait des limites.

« Je crains, mon ami, que des... des loups-garous entravent ma liberté et ne soient, en fin de compte, que des boulets à déplacer.

— Je crains, moi... que tes choix soient restreints, mon jeune ami ! Tu n'as pas idée de ce qui t'attend... ne te fie pas aux légendes malsaines de notre peuple... elles jalonnent les siècles de ragots insignifiants. Des clans mauvais ne doivent pas être l'arbre qui cache la forêt. Se défendre n'est pas un crime !

— Pourquoi m'encombrerais-je d'alliés au passé sulfureux ? Des gens considérés comme des rebus de la société... des parias... des... des...

— Ho, ho... pour l'instant, nous ne sommes qu'une légende chargée de faire peur aux enfants turbulents, mais peut-être qu'à un moment donné nous apparaîtrons au grand jour, prêts à jouer notre rôle. »

J'étais perplexe. Pourquoi parler à une fable ou plutôt à des hommes d'une race honnie : le fruit de mutations interdites ?

« J'ai plus à perdre de cette collaboration que de... Que peux-tu m'apporter ? Que peux-tu faire ?

— Aller dans le passé voler l'objet qui peut changer le futur ! Prendre le sang de la licorne : un contrepoison... »

Je haussais les épaules. Je venais moi-même du futur. Et rien n'était changé. Rien ne m'apparaissait possible.

« Quelle est cette croyance stupide ?

— L'eau est empoisonnée depuis longtemps..., des produits invisibles, sophistiqués, sans saveur, inodores, affectent la vue de la population : elle ne voit que l'extérieur des choses. Drogée, elle devient abrutie et obéissante. Elle est contrôlée par des instances secrètes. Ses sens sont anesthésiés.

— Et le sang de la licorne remédie à tout, hein ?

— Oui !

— Tu es un sacré jobard ! »

L'homme sourit. Il ne semblait pas être affecté par mes paroles désagréables, mon ironie et mon manque de coopération.

« Hé ! si tu es un guerrier-lune, tu peux comprendre notre existence... la lune est notre lumière naturelle et notre reine. Et... et Darwin est un menteur : l'homme est sur Terre depuis des millions d'années... et nous aussi !

— Tu es trop bavard pour que je me confie à toi !

— À ton aise, petit... mais méfie-toi de Upir !

— ... ? »

Je me grattais la tête, perplexe. Je n'avais pas assez d'éléments pour comprendre. J'avais l'impression d'être un novice qui gobait sans sourciller des histoires abracadabrantes.

« Qui est Upir ? dis-je, les mâchoires contractées.

— Oh ! tu subiras les malveillances et la ruse de cet hurluberlu assez tôt... Connais-tu le chronoviseur ?

— Euh, non !

— Connais-tu ton ancien nom ?

— Euh, non !

— Tu es Oupwaout, le loup-chacal... celui qui ouvre les chemins aux autres dieux !

— ... ? »

Garval tourna les talons et, d'un pas tranquille, se dirigea vers le centre-ville. Je n'avais pas le réflexe de répondre à toutes ces inepties. Il disparut à ma vue quand :

« Paf ! »

Un coup sur la tête m'assomma.

Je fus jeté sans ménagement dans une camionnette.

Je me réveillai, les mains et les pieds enchaînés à un mur humide. L'obscurité de mon cachot était totale. Seuls, mes grognements trouaient le noir puant autour de moi. Je n'avais pas l'intention de moisir ici. Je ne comprenais pas ma situation, mais la précarité de ma position me dictait de fuir au plus vite. La transformation de mon corps en loup-garou me surprit. J'avais une propension à me changer en un lycanthrope farouche qui m'inquiétait un peu. Peu importait. Je bandais mes muscles au maximum et tirais sur mes chaînes de toutes mes forces. Les anneaux cédèrent. J'étais libre.

La porte de ma cellule claqua d'un coup.

Une lumière aveuglante envahit la pièce. Je vis une main blanche apparaître, une arme à la main. Trois traits fulgurants hachèrent l'espace en un court instant. Trois balles d'argent déchirèrent ma poitrine. Je n'eus pas le temps de réagir. Une voix lointaine parvint à peine à mon cerveau qui basculait dans un vide insondable et insupportable.

« Crois-tu que cette prise est suffisante pour nous permettre de parler avec nos ennemis ? Il me paraît insignifiant... si jeune ! Il a une trop belle gueule !

— Certain, mon cher... l'enjeu est énorme ! »

Il regarda sa victime avec insistance.

« Et... et méfie-toi ! Sa jeunesse est trompeuse ! Le manque de cicatrices ne fait pas le moine, et les expériences de ce gamin... si c'est le bon... sont nombreuses et prodigieuses ! Au niveau d'un mythe !

— Il est mort ?

— Non, je ne crois pas. C'est un immortel. Je suis persuadé que ce type est l'Élu, une pièce importante dans cet échiquier merdique, la pièce d'un puzzle inextricable... sinon, tant pis pour lui !

— Upir ! Le Conseil est-il au courant de ton initiative ?

— Non... Je ne suis pas certain que cette prise soit la bonne ! Et la "Trilatérale" n'est, pour moi, qu'un commanditaire comme les autres !

— Oui, mais... elle prend de l'importance... Et l'argent est le nerf de la guerre !

— On verra. Pour l'instant, seuls nos propres intérêts me guident ! »

Un bruit sourd crissa dans mes oreilles, comme lointain, amorti par la ouate du coma dans lequel je tombais progressivement : la porte se refermait.

Des limbes glaciaux enserraient mon corps brisé et l'étiraient à l'infini. J'avais l'impression de me déchirer comme un vulgaire chiffon. Mes membres se séparaient de mon tronc, meurtris et contraints. Mes pensées éclataient contre un mur blanc, rougissaient la blancheur immaculée de ce socle insondable, glissaient tout du long, tombaient au sol, innocentes victimes.

Voile noir.

Douleur.

Puis, après un vide interminable :

« Vlouffff !

— Rheueu ! »

J'aspirais l'air avec avidité. Mes poumons souffraient le martyr. Je me relevai d'un coup. Furieux. Mes muscles se gonflaient d'une sève nouvelle. Je durcis ma poitrine avec force. Les trois balles d'argent tombèrent au sol. Les trois cicatrices disparurent comme par enchantement.

Mes poings énormes frappaient la porte d'acier qui se déforma sous les chocs répétés. Une force phénoménale possédait mon corps qui, d'un bond, atteignit une minuscule lucarne au niveau du plafond. D'un geste rageur, j'arrachai la grille avec facilité, prêt à fuir ce lieu inhospitalier. Les griffes de mon corps de loup-garou grattaient le plâtre et les briques du mur, vite et fort, pour agrandir le trou et m'échapper. Une rancœur inextinguible et une soif de vengeance dévoraient mon âme. Un cri de fauve lacéra ma poitrine. Une haine inconnue palpait en moi, froide et déterminée. Une envie d'exterminer mes geôliers mystérieux me déclencha une dose extrême d'adrénaline. Mes mains broyaient les parois de ma cellule comme du vulgaire carton. Ma rage décuplait ma force à l'infini. Malencontreusement, un fil de cuivre effleura mon corps. Une énorme décharge électrique me renversa en arrière. Une cage, aux barreaux pareils à des éclairs, me tomba dessus. Elle me contraignait à l'immobilité. Le moindre mouvement occasionnait une douleur insoutenable. Mon corps reprenait sa forme initiale. Il était vulnérable et impuissant. Je n'avais plus la force de me servir de mes attributs.

Je m'endormais.

Une langueur inexplicable envahit tout mon être. Des bulles de silence éclataient le long de ma colonne vertébrale. De longues heures égrenaient leurs lourdes impotences dans chacune de mes cellules.

Puis une puissante détonation ébranla ma geôle. Une lueur insupportable me repoussa en arrière. Je fermais les yeux. Des intonations détachées, lointaines, atteignaient mon cerveau avec une lenteur monotone. Une épaisse déformation de mon entourage brouillait toute identification.

« Oh, le petit est mal en point ! dit une voix criarde et affolée.

— Oui, débloquons le système ! Charles ! À toi ! »

Cette voix était calme et assurée.

« Poussez-vous ! J'installe mon boîtier !

— Clac !

— Voilà ! Le système électrique est débranché.

— Vite ! Une civière ! cria une autre voix, rauque et soucieuse.

— Dépêchons, bon sang... le temps nous est compté !

— Ouais, ces salopards vont vite réagir ! »